

La vie est ailleurs
Entretien avec Marcel Simard
Love-moi de Marcel Simard

Marcel Jean et Marie-Claude Loïselle

Numéro 53, janvier-février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22363ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Jean, M. & Loïselle, M.-C. (1991). La vie est ailleurs : entretien avec Marcel Simard / *Love-moi* de Marcel Simard. *24 images*, (53), 4–8.

1 2 3 4
44 77
LOVE-MO

Danielle (Lucie Laurier)

ENTRETIEN AVEC MARCEL SIMARD

LA VIE EST AILLEURS

Propos recueillis par Marcel Jean et Marie-Claude Loiseau



Marcel Simard

Deuxième long métrage de Marcel Simard, *Love-moi* ouvrira la prochaine édition des Rendez-vous du cinéma québécois. Portrait d'une bande de jeunes aux prises avec la drogue, la prostitution et la violence, ce film, comme *Le grand monde* (1988), s'inscrit à l'intérieur d'une démarche qui prend ses assises dans l'expérience directe des choses. En effet, pour Simard, la fiction est une forme de transcription du réel. Une telle conception n'a rien d'étonnant de la part d'un cinéaste venu de la sociologie et qui, de plus, a été chercheur à Radio-Québec de 1974 à 1977. Certains reconnaîtront Marcel Simard dans le personnage qu'interprète Germain Houde dans *Love-moi*, et ils n'auront pas tout à fait tort. Chez lui, la fiction et le documentaire se serrent la main, dans la suite de tout un cinéma québécois qui va d'André Blanchard (*L'hiver bleu*) à Marilù Mallet (*Journal inachevé*), en passant par Pierre Goupil (*Celui qui voit les heures*) et Yves Dion (*L'homme renversé*).

24 images: *Quelles sont les étapes de votre carrière qui vous ont conduit jusqu'à la réalisation du **Grand monde** en 1988, sur les ex-psychiatisés, puis maintenant de **Love-moi**, sur la délinquance?*

Marcel Simard: J'ai une formation en sociologie. Lorsque j'ai commencé à travailler, j'ai immédiatement fait de la recherche auprès de groupes populaires. J'ai eu envie, par la suite, de mettre ces recherches en images, au début en réalisant des diaporamas, puis plus tard des films. Je voulais également employer un médium qui deviendrait pour eux un outil de travail. Plutôt que de simplement les questionner pour en tirer des déductions sociologiques, je trouvais davantage intéressant de leur mettre cet outil entre les mains pour leur permettre de faire eux-mêmes la recherche et de s'exprimer. *Love-moi* montre précisément cette étape où je travaille avec eux. Avant de co-réaliser avec François Bouvier le moyen métrage *Une classe sans école* en 1980, je ne possédais aucune expérience du cinéma. J'ai tout appris sur le tas.

24 images: *C'est d'ailleurs à cette époque que vous avez commencé à travailler en tant que producteur aux Productions du Lundi matin?*

M. Simard: Au moment où je suis arrivé aux Productions du Lundi Matin, nous faisons tous un peu de tout. Moi, c'est avant tout le projet qui m'intéresse. Que j'y participe comme producteur, réalisateur ou scénariste, cela ne fait pas de différence.

24 images: *Mais vous étiez bien officiellement producteur de **Jacques et Novembre**?*

M. Simard: Oui, avec François Bouvier. J'ai ensuite produit mes propres films, *Le grand monde* et *Love-moi* (ce dernier avec François Bouvier encore), puis *Tous les chats sont gris* de Jean-Philippe Duval. J'ai maintenant ma compagnie de production qui s'appelle Virages. En fait, de par ma formation, j'avais beaucoup de facilité à entrer en contact avec les gens. Le rôle de producteur s'imposait donc à moi tout naturellement.

24 images: *Pourquoi ne pas avoir choisi pour **Love-moi**, comme dans votre précédente réalisation, où des comédiens non-professionnels jouaient leur propre personnage, de demeurer plus près de la forme documentaire? Pourquoi avez-vous choisi de faire un pas de plus vers la fiction?*

M. Simard : Au moment où j'ai commencé à écrire le scénario de *Love-moi* qui s'appelait à l'époque *Autopsie de la violence*, c'est-à-dire en 1983, je ne me préoccupais aucunement de la catégorisation en fiction ou documentaire. Pour moi, faire un film, c'était essentiellement filmer des gens.

24 images : *Comment expliquer le temps qu'a mis le projet à voir le jour ?*

M. Simard : Il faut dire qu'au moment où mon scénario est arrivé dans les institutions, le cinéma québécois entrait dans une phase de transformation importante. Les exigences sur le plan des structures de production ont changé très rapidement. Je croyais encore que tous les films se faisaient comme *Jacques et Novembre* qui n'avait coûté que 325 000 \$. Pourtant, *Marie-s'en-va-t-en ville* de Marquise Lepage, qui est un film à peu près de même envergure, a coûté sept ou huit cent mille dollars. J'ai donc dû attendre et tourner un autre moyen métrage avant que ce projet puisse être réalisé.

24 images : *D'où est née l'idée de Love-moi ?*

M. Simard : Au moment où *Une classe sans école* circulait beaucoup dans les réseaux de jeunes, quelqu'un est venu me voir pour me dire qu'il y avait eu un assassinat dans son quartier. Cet événement avait créé une véritable commotion et les gens avaient l'impression de perdre le contrôle de ce qui se passait. On m'a donc demandé si je pouvais, à l'aide d'une caméra, m'infiltrer dans le milieu. J'ai passé un an avec les jeunes, ce qui m'a donné l'idée de faire un film avec eux; un film où ils auraient joué leur propre rôle, comme les ex-psychiatisés dans *Le grand monde*. J'ai présenté le projet à l'ONF et dans différentes institutions mais il n'a jamais été accepté. Je me suis donc retourné vers une pièce de théâtre. *Love-moi* raconte donc l'histoire intégrale de cet épisode de ma vie. Il y a seulement Louise, la femme du cinéaste, et le petit garçon malade qui sont venus se greffer plus tard. J'ai travaillé de la même façon avec les ex-psychiatisés pour *Le grand monde*. On a écrit le scénario ensemble. Par la suite, j'ai rencontré Michel Langlois qui m'a aidé à aller plus loin. Finalement, j'ai réajusté certaines choses avec les ex-psychiatisés.

24 images : *Comment expliquez-vous votre choix de ne pas montrer les jeunes dans leur milieu ? Par exemple, on ne les voit jamais faire leurs coups.*

M. Simard : Je n'avais pas envie de ça. Je ne suis pas allé voir Dolorès dans son bar de «Topless». Je ne voulais pas montrer des jeunes sur la «Main». J'ai beaucoup de pudeur et je n'aimerais pas qu'on vienne fouiller dans ma vie. De toute façon, il était entendu avec eux que ce ne serait pas dans le film. Le seul moment où l'on s'infiltré dans leur intimité, c'est dans

cette scène qui se passe dans l'appartement de Dolorès. Je ne pouvais pas passer à côté de ça, c'est horrifant ! Je n'ai absolument rien inventé. Ce que l'on voit dans le film m'est arrivé exactement de la même façon. J'étais chez Dolorès et les deux gars sont arrivés. Le seul écart, c'est la photo de Dolorès dans le tas de merde. Ils l'avaient fait mais pas cette fois-là.

24 images : *L'appartement de Dolorès a-t-il été reconstitué ?*

M. Simard : Non. C'est une drôle d'histoire. Nous avons tourné dans l'appartement voisin de celui de Dolorès, tout à fait par hasard. En faisant nos repérages, nous nous sommes retrouvés dans un HLM désaffecté. Une fois à l'intérieur, j'ai réalisé que nous nous trouvions précisément dans l'immeuble où habitait Dolorès quelques années auparavant lorsque j'étais venu la visiter. L'appartement avait exactement la même configuration. Il était dans un tel état que nous l'avons gardé tel quel : le trou dans le mur, les graffitis, etc. Le décorateur n'a voulu toucher à rien. Les armoires étaient brunes de saleté, les murs jaune foncé, le prélat à moitié arraché. Je vous jure que tout ce que vous voyez dans le film était là !

24 images : *Avez-vous cherché à voir d'autres films sur la délinquance avant de tourner ?*

M. Simard : J'ai vu entre autres *Pixote* d'Hector Baberco, *De bruit et de fureur* de Jean-Claude Brisseau, *Le thé au baren d'Archimède* de Mehdi Charef, mais le film qui m'a le plus influencé, c'est *Des enfants gâtés* de Bertrand Tavernier. C'est celui qui a le plus inspiré ma démarche.

24 images : *Quelle a été votre façon de travailler avec les jeunes comédiens ? Ils sont très sobres, leur interprétation est presque au bord du non-jeu.*

M. Simard : Je voulais surtout qu'ils aient le moins possible d'idées préconçues de ce qu'était leur personnage. Je voulais arriver à créer une sorte de communion entre chaque personnage et celui qui le jouait. Je ne sais pas vraiment à quel niveau ils se rejoignent puisqu'ils n'ont pas la même vie, le même passé mais j'ai tenté de faire ressortir chez les comédiens la part du personnage qu'ils portaient en eux.

24 images : *Il nous a semblé, par contre, que les personnages adultes, celui du cinéaste notamment, faisaient davantage personnages de cinéma que ceux des jeunes.*

M. Simard : Peut-être ai-je moins de force lorsque je déborde de la réalité pour toucher à ce qui est plus spécifique au cinéma. Je ressens tout à fait la même chose que Pierre Falardeau lorsqu'il dit qu'il est incapable d'inventer. Ma démarche était également de respecter intégralement les faits réels. Ce qui était primordial lorsque j'ai écrit le rôle du cinéaste, c'était de



PHOTO: PIERRE GHOS DAILLON



PHOTO: TAKASHI SEIDA

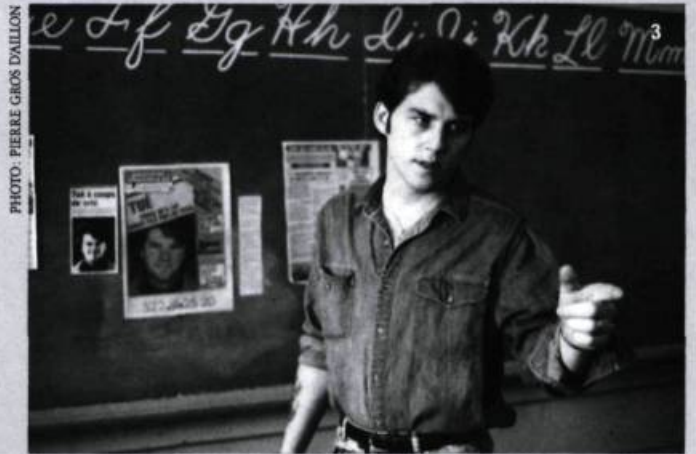


PHOTO: PIERRE GHOS DAILLON

1. Debout le «pimp» La Piquette (Stéphane Demers), exclu du groupe, s'en prend à Dolorès (Dominique Leduc)
2. Le cinéaste Charles (Germain Houde) et Dolorès (Dominique Leduc)
3. Jérôme (Yvon Roy)



Michelle (Sonia Laplante)

PHOTO: TAKASHI SEIDA



Alain (Eric Brisebois)

PHOTO: PIERRE GRÔS DAILLON

ne pas en faire un sauveur. J'ai voulu qu'il soit le plus près possible du rapport que j'avais eu avec les jeunes, c'est-à-dire parfois correct, parfois tout croche.

24 images : *Derrière cette façon de montrer la réalité en laissant aux gens la liberté de tirer leurs propres conclusions, on sent aussi une vision un peu impuissante de la part du réalisateur. On devine, malgré le fait que la pièce arrivera à son terme, que ces jeunes vont tous rechuter un jour ou l'autre, comme Dolorès qui retourne faire le trottoir, Alain que l'on envoie en prison ou Michelle qui succombe à une « overdose ».*

M. Simard : Il n'y a pas de demi-mesure. La réalité est comme ça. J'aurais évidemment préféré dire qu'ils ont des chances de s'en sortir, mais ce serait mentir. J'ai vu *Les enfants du désordre* de Yannick Bellon et je ne crois pas à ça. Comment pourrait-il être possible, partant de l'état où cette fille se trouve au début, qu'en l'espace de cette histoire, elle se trouve guérie ? Lorsque tu es abîmé, usé comme ces jeunes-là le sont, si tu t'en sors, le chemin est long, très long... Il y a même la moitié des informations que j'avais sur eux que je n'ai pas pu mettre. Les gens n'auraient pas voulu y croire. Il n'est pas dit pourquoi Jacques n'est plus capable de bander mais la vérité c'est qu'il a été violé coup sur coup par son père et son frère. Ces jeunes sont abusés, défaits, cassés. Comment pourrais-je dire, en quatre-vingt-dix-sept minutes, qu'il est possible qu'ils s'en sortent ? Ce n'est pas non plus pour moi une question individuelle. Ce qu'il importe de montrer, ce n'est pas le dénouement de leur propre histoire. Même si je montrais que Jacques, Dolorès ou Alain s'en sortent, il y en a d'autres, derrière eux, qui ne s'en sortiront pas. Le dernier témoignage, celui de Jacques qui dit que pour lui l'avenir c'est une corde accrochée au plafond et lui attaché à l'autre bout, s'adresse à la salle. C'est pour cette raison qu'il y a beaucoup de regards caméra dans le film. Je voulais que s'établisse un rapport direct avec les spectateurs. Dire aux gens qui voient le film : c'est ça la situation.

24 images : *À un moment dans le film, alors qu'Alain se retrouve en prison, on sent que le cinéaste est sur le bord de l'abandonner, ayant appris qu'il est le souteneur de Dolorès. Il cède presque à cette réaction courante de refuser de voir chez ces jeunes des victimes mais choisira finalement de la défendre.*

M. Simard : J'ai aussi fait ce film en réponse à la façon dont l'information traite ces jeunes-là. Par exemple, je pense à ce petit gars qui s'est fait assassiner par un bijoutier sur la rue St-Hubert. On tue quelqu'un parce qu'il vole des bijoux et ensuite on nous montre dans le journal celui qui a tué, appuyé sur son comptoir de bijouterie... Aucune charge n'est portée contre lui ! Tout ce qu'on nous dit sur le petit gars c'est qu'il avait un casier judiciaire et qu'il avait été poursuivi ou condamné pour avoir eu un gramme de « coke » sur lui. J'ai voulu montrer comment ces jeunes en arrivent à cette fin. Montrer tout le potentiel, tout le talent qu'ils avaient à exploiter, si seulement ils avaient eu la même chance que d'autres ; si on les avait aimés. ■